

LE SEL DES SOUVENIRS

Florence L. Dickler

Éditions ThoT
Roman

Florence L. Dickler a vécu plusieurs décennies à l'étranger. Elle a obtenu son diplôme de traducteur à l'École de traduction et d'interprétation de Genève et un MBA de Suny New Paltz aux États-Unis. Elle est rentrée en France en 2013 pour lancer l'antenne parisienne de Parsons, la fameuse école d'art et de design new-yorkaise. Avant cela, elle dirigeait le département de langues étrangères de l'université américaine The New School, dont fait partie Parsons. Aujourd'hui, elle vit entre les États-Unis et la France et dirige le campus parisien tout en s'occupant du développement de partenariats pour The New School. Florence L. Dickler a déjà publié deux romans aux éditions ThoT, *Roméo XXL*, dans lequel elle raconte avec humour et lucidité les vicissitudes de l'amour en ligne et *Elle avait du chien*, qui dresse un portrait atypique du genre humain à travers le regard d'une jeune caniche aussi curieuse que drôle.

PIERRE

Paimpol, 2004

En cet après-midi ensoleillé, les fidèles comme les moins fidèles se pressent dans l'église de la ville. L'avocat est décédé d'une crise cardiaque il y a quelques jours. Il venait de vendre son cabinet : la retraite ne lui a pas porté chance.

Sa fille unique a menacé le curé d'annuler la cérémonie et de faire paraître un article dans la presse s'il s'entêtait à exiger un corps au lieu de cendres. Le prélat, préférant déplaire à son évêque plutôt que prendre le risque de perdre davantage de visiteurs du dimanche agacés par son obscurantisme, a fini par accepter la maudite urne. Le type des pompes funèbres l'a posée au pied de l'autel sur lequel trône un portrait de l'avocat dans un cadre argenté. Avec ses cheveux poivre et sel, son bouc bien taillé et son regard perçant, il esquisse un léger sourire. On pourrait presque y déceler une pointe de moquerie. Il leur a joué un sale tour en disparaissant du jour au lendemain sans signe avant-coureur. Il faut dire que cela faisait des années qu'il se prédisait une mort subite qui viendrait le faucher sans crier gare. Quarante ans après être

descendu de la capitale dans cette petite ville portuaire des Côtes-d'Armor, il tire sa révérence sans avoir eu le temps de dire au revoir.

L'église est bondée et ceux qui n'ont pas trouvé où s'asseoir sont debout au fond. Le curé qui il y a à peine vingt-quatre heures faisait de l'excès de zèle se réjouit de voir la maison de Dieu remplie comme à la messe de Noël. La foule est là pour honorer cet homme qu'on appelait le Breton, Maître quand on avait besoin d'un avis juridique ou encore Pierre pour les amis, la famille et les femmes qui partageaient son lit. Il ne voulait surtout pas vieillir et sentir que la vie lui échappait peu à peu : il a bien réussi son coup en s'écroulant sur son assiette en plein déjeuner !

Elles sont là, à gauche, à droite, au premier rang ou noyées dans l'assistance : les femmes qui l'ont aimé et qu'il a sans doute aimées en retour, un jour, quelques mois, parfois même des années.

Marie-Louise, qui se croit encore l'officielle, est tout devant avec les quatre enfants qu'elle a eus d'un ex-mari disparu il y a longtemps. Digne dans la peine, elle regarde droit devant elle et ignore les mauvaises langues qui voudraient la reléguer au dernier rang.

— Quel toupet ! Ça fait des années qu'ils ne sont plus ensemble !

Denise, la dernière en date, est à droite, avec son fils qui pose une main protectrice sur son épaule. Des larmes coulent sur son visage meurtri par la douleur et la mauvaise surprise de se voir arracher le bonheur alors qu'il venait seulement de commencer.

— Ils avaient l'air si heureux ensemble.

— C'est quand même dommage. La vie ne leur a pas laissé beaucoup de temps.

— Bah, il vaut mieux deux bonnes années que des décennies de rancœur.

Au fond à gauche, Madeleine tient à peine sur ses jambes. Sa fille lui essuie les larmes avec un mouchoir en papier blanc. Comment a-t-il pu lui faire ça ? Il y a dix jours, ils s'étaient parlé, en amis, comme ils avaient l'habitude de le faire plusieurs fois par an. Avec le temps, elle avait fini par se contenter de son amitié, car il n'avait plus rien d'autre à lui offrir.

— Elle était jolie femme dans le temps...

— Elle doit boire, son visage est tout bouffi.

Bernadette est là aussi, avec sa fille Laurence. Elle est assise et se tient le visage entre les mains. Des larmes salées inondent son visage buriné.

— Attraper un gros poisson ne lui a pas porté bonheur à celle-là !

Le curé entame son sermon que personne n'a vraiment envie d'écouter, surtout pas sa fille Anne qui a accepté une cérémonie religieuse seulement pour faire plaisir à l'entourage, à ceux qui lui disaient que c'était plus correct ainsi. Surtout que Pierre assistait à tous les enterrements de la ville, en ami et en bon voisin.

Pierre, depuis son cadre en argent, les observe tous. Il regarde la foule compacte qui pour rien au monde n'aurait raté l'occasion de venir le voir une dernière fois. Quand il avait rédigé ses dernières volontés devant le notaire, il n'avait pas demandé de messe, mais si ça peut leur faire plaisir, pourquoi pas ? Il n'est plus concerné de toute façon, alors autant éviter de faire des vagues sans raison. Sa fille a toujours été plus radicale, et bouffe du curé depuis toute petite. Lui, athée dans son cœur, a mis de l'eau dans son vin. Pour les Bretons, la religion est une affaire sérieuse et l'église un lieu social pour dire bonjour, critiquer les absents et souvent les présents dès qu'ils ont le dos tourné.

— Je n'ai pas vu madame Le Bras depuis plus de trois semaines... Elle doit être bien occupée depuis qu'elle a quitté son pauvre mari.

Les ragots vont bon train et, en cette dernière heure de gloire, l'avocat voudrait hurler à l'assemblée qu'il les a toutes aimées : Madeleine, Bernadette, Marie-Louise, Denise, et pas forcément dans cet ordre. Sans oublier Pauline, la seule qu'il ait épousée et qui avait quitté ce monde dix ans plus tôt.

Le prélat annonce la fin des festivités et l'assistance endeuillée et larmoyante se dirige vers la sortie. De son cadre ostentatoire, l'avocat jette un dernier regard amusé autour de lui.

BERNADETTE

Paimpol, 1974

Ses mains rugueuses et rougies par le froid plongent dans la glace et soulèvent des poissons gluants qui, hier soir encore, se croyaient libres. Malgré la pluie qui depuis le matin s'acharne à faire fuir les passants, Bernadette se tient debout derrière son étal, haranguant les plus courageux qui osent braver le mauvais temps en ce mardi, jour du marché hebdomadaire.

— Allez, mesdames, vingt francs le kilo de coquilles, pêchées cette nuit. Regardez ce bar, il frémit encore !

Et les quelques chalandes sous leur parapluie noir de se laisser convaincre par cette marchande au ton gouailleur.

Depuis la fenêtre de son bureau, Pierre l'observe. Entre deux rendez-vous, il ne peut s'empêcher de regarder dans sa direction. Elle n'est pas belle, pourtant il est subjugué par cette femme que les années et les marées n'ont pas épargnée. Il rêve de poser ses mains sur ses hanches larges tandis qu'elle se pencherait vers un bac pour saisir un turbot aux yeux exorbités. Chaque mardi, elle installe son étal et il se laisse emporter par une divagation interrompue seulement

par sa secrétaire qui lui rappelle que son prochain client a quelques minutes de retard et que sa femme a téléphoné pour le sommer de passer au pressing récupérer ses costumes.

Il imagine ses mains gercées qu'il tiendrait dans les siennes. Ses mains de notable à lui, aux ongles soigneusement coupés, ne baignent pas dans la glace depuis le matin. Bon sang ! Que ne donnerait-il pas pour embrasser ses doigts crevassés !

Elle l'ignore, aveugle à son désir d'homme qui l'embrase depuis de longs mois. S'il s'approche d'elle pour acheter du poisson, il ose à peine soutenir son regard quand il lui demande deux belles soles ou des rougets frétilants dont il faudra enlever les arrêtes avec minutie si on ne veut pas crever étouffé. Pourquoi lui fait-elle cet effet ? Lui, le fils d'ouvrier à qui la vie a souri et qui, devenu avocat, mène une existence provinciale bien rangée. Il avait juré ne jamais mettre à mal son confort pour une passade déraisonnable, fût-elle délicieusement ravissante. Alors que les mains de Bernadette arrachent les viscères sanglants d'un lieu noir à la peau luisante, il s'imagine lui faire l'amour lascivement. Il la renverse sur son présentoir en lui soufflant des mots qui font fondre la glace. Elle se donne à lui, le prie de l'aimer...

— Ça fait vingt-cinq francs pour vous. Dites bien à Madame qu'elle fasse attention à la cuisson. Ce serait dommage, il sort à peine de l'eau. C'est Louis qui l'a attrapé dans ses filets ce matin.

Arraché à sa rêverie, il prend d'une main hésitante le sac en plastique que lui tend la poissonnière. Il sourit timidement et lui souhaite une belle journée. Déjà, elle s'occupe d'un autre client qui commande des tourteaux. Bernadette, sans sourciller, replonge ses doigts dans la glace et en sort un spécimen encore bien remuant. Elle attrape la bête avec toute la dextérité que les années lui ont donnée, à elle, fille et épouse de marin-pêcheur. Elle aurait voulu avoir une vie de bourgeoise et, à l'heure du thé, tremper doucement ses lèvres dans une tasse en porcelaine. Elle avait à peine seize ans quand elle avait cédé aux avances peu honorables du fils de la voisine. Il la caressait de ses mains calleuses et elle s'était dit qu'il travaillait dur et ferait un bon père de famille.

Depuis quinze ans, elle vend le poisson qu'il sort pêcher alors que le jour n'est pas encore levé. Ils avaient eu une fille au bout d'un an de mariage. Ils l'avaient prénommée Laurence. Ils avaient voulu d'autres enfants, mais Dieu en avait décidé autrement. Après plusieurs fausses couches, le médecin de famille lui avait annoncé gravement que l'infection que son marin-pêcheur lui avait ramenée après la naissance de la petite l'avait rendue stérile. Elle n'avait pas versé une seule larme, mais à chaque fois qu'elle nettoie le poisson pour tout le gratin qui ne veut pas se salir les mains, elle imagine que ce sont les viscères du marin-pêcheur qu'elle arrache.

Pierre se dit que la prochaine fois il l'invitera à boire un

café. Les semaines se succèdent et il n'arrive toujours pas à se décider. C'est comme si son passé de séducteur l'avait déserté. Pourtant il en avait eu des femmes, des blondes, des brunes, des rousses qui s'offraient à lui sans contrepartie, pour ses yeux de braise qui, à peine posés sur elles, les faisaient céder à la tentation. Il ne leur promettait rien, il se contentait de les aimer un instant, d'honorer la femme en chacune d'elles.

Son diplôme d'avocat en poche, il était tombé fou amoureux d'une provinciale de dix ans son aînée. Sa mère s'était opposée à leur union, elle espérait mieux pour son fils pour qui elle avait tout sacrifié. Certes, il pouvait sans doute se faire une place plus rapidement en province qu'à Paris, mais épouser une femme plus âgée – fût-elle séduisante – alors qu'il n'avait que l'embarras du choix ! Elle avait rêvé pour son fils d'une jeune et belle Parisienne de bonne famille, plutôt qu'une Bretonne qui à son âge ne serait peut-être même pas capable de lui donner des enfants. Pierre avait ignoré les avertissements de sa mère et convolé en justes noces avec Pauline, un jour de pluie en plein mois de janvier.

Malgré les craintes de sa mère, de leur union était née une fille dont il s'occupait quand il avait le temps. Il ne tirait aucune fierté du peu d'intérêt qu'il ressentait lorsque la fillette lui faisait des sourires grands comme la vie pour qu'il la prenne sur ses genoux. Personne ne lui avait appris à être père, surtout pas le sien qui préférait la bouteille aux câlins.